

Dialogue impromptu

Claude Vaillancourt

Numéro 93, printemps 2002

Mon coup de coeur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14575ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaillancourt, C. (2002). Dialogue impromptu. *Moebius*, (93), 149–152.

CLAUDE VAILLANCOURT

Dialogue impromptu

Cela s'est passé il y a quelques années déjà.

Je sirotais une bière, assis à une terrasse, avec Anne-Marie. Notre conversation dérivait calmement, bercée par la langueur d'un bel après-midi d'été. Après deux ou trois verres, je me suis emporté, comme il m'arrivait parfois, dans l'éloge quelque peu excessif d'un roman que je venais de terminer — je ne saurais dire aujourd'hui avec précision de quel livre il s'agissait. J'ai bouclé ma tirade par une de ces phrases auxquelles on ne songe pas, mais qui viennent appuyer de façon attendue ce qui précède :

— Je peux te le dire, Anne-Marie, ç'a été pour moi un véritable coup de cœur...

Anne-Marie, qui semblait pourtant bien m'écouter, m'a fait répéter cette dernière phrase.

J'ai hésité.

— Ç'a été... un vrai coup de cœur...

Alors elle a souri. D'un de ces sourires que je déteste, qui cache un mépris discret sur lequel il ne vaut même pas qu'on revienne, qui révèle une de ces formes de supériorité si subtiles qu'on peut à peine en deviner la nature. J'ai voulu passer outre, j'ai enchaîné avec un autre sujet. J'avais l'impression d'avoir commis une faute, sans qu'il me soit possible de l'identifier ou d'en retracer l'origine. Un long silence a suivi.

Puis, Anne-Marie m'a dit :

— Tu as employé l'expression... « coup de cœur »...

Je ne pouvais le nier.

— Je déteste cette expression...

Je savais qu'Anne-Marie avait l'habitude de détester ou d'aimer les choses les plus inattendues. Mais de là à s'attarder à une expression aussi banale...

— Tu sais, cette expression, « coup de cœur », elle est plutôt récente, non? Je ne me souviens pas de l'avoir repérée dans aucun texte datant d'il y a plus d'une cinquantaine d'années. Ce qui est très court dans l'histoire d'une langue...

— Et alors?

— Alors c'est qu'elle n'est peut-être pas aussi heureuse ou inoffensive qu'elle n'y paraît. Peut-être reflète-t-elle un travers de notre monde d'aujourd'hui sur lequel on pense bien peu à s'attarder.

Je soupçonnais Anne-Marie de vouloir élaborer une de ses théories parfois fantaisistes, dont elle avait le secret.

Elle a continué :

— Bien sûr, il semble toujours bon d'éprouver un « coup de cœur ». Il s'agit de l'expression spontanée d'un plaisir immédiat. Rien ne paraît plus sain que le plaisir immédiat. Comme si l'on se délivrait de carcans imposés par je ne sais quoi : une éducation trop rigide, des goûts prescrits par les convenances, la nécessité de toujours aimer ce qu'il faut. Le « coup de cœur » est une libération, l'affirmation de son individualité, la marque d'une confiance en la sûreté de son goût, l'expression d'un enthousiasme communicatif qui annonce aux autres un bonheur certain : celui d'éprouver une satisfaction béate, un plaisir garanti face à une œuvre dont la fonction est de charmer.

— Il n'y a pas de mal à ça, à ce que je sache?

— Peut-être. Mais je dois t'avouer que cela m'agace. Je trouve suspect cet hédonisme qui nous donne le droit d'aimer n'importe quoi au nom du pur plaisir, qui consacre le bête éblouissement momentané comme ultime critère de sélection d'une œuvre d'art, qui juge la chose sans explication, avec un contentement naïf et suffisant. J'aime, dit-on. Comme si cela expliquait tout et qu'on devait s'extasier devant une prise de position aussi courageuse. Le « coup de cœur » est l'une des formes contemporaines les plus marquées de la paresse intellectuelle.

— N'est-ce pas un peu exagéré?

— Bien sûr que non! Les démonstrations de narcissisme et d'égoïsme ne manquent plus dans notre joyeuse ère néolibérale. Affirmer ses goûts sans ambages, affirmer la pure souveraineté de ses goûts, envers et con-

tre tous, avec une assurance qui me répugne – comme la tienne en me parlant de ce roman dont j'ai déjà oublié le titre –, cela fait partie de notre complaisance collective. Je ne veux pas m'associer à ces vieux qui râlent en déplorant l'inculture généralisée et la dévotion à l'ignorance, mais je ne peux m'empêcher d'en vouloir à cet hédonisme niais qui rend la difficulté comparable aux discours de ces raseurs qui commettent le crime d'ennuyer. Je me suis toujours méfiée de la satisfaction immédiate qui ne laisse pas de trace et de l'indicible suspicion qu'on éprouve face à la douleur.

— Décidément, je ne comprends pas trop où tu veux en venir. Je ne vois pas où te mènera ton jansénisme intellectuel...

— Quelle expression, vraiment! Ceux qui osent s'attaquer au pur plaisir dans le domaine des arts passent pour les nouveaux inquisiteurs, les bigots, les empêcheurs de s'amuser en rond. Il y a ceux qui jouissent et qui ont raison, ceux qui peinent et qui ont tort. Le plaisir artistique devient comme le plaisir sexuel : tout le monde veut son petit orgasme et se fout du reste. Ces discours de la pseudo-passion soutiennent une médiocrité qu'on ne nomme plus, reflet de l'anesthésie collective. Dormons tous, cherchons notre plaisir et les vaches seront bien gardées.

— Je crois que tu fais un curieux cas d'une expression qui m'a échappé un peu malencontreusement...

— Ce n'est pas moi qui en fais un cas. Regarde autour de toi. Le « coup de cœur » aide le commerce. Consommons tous des « coups de cœur », plions devant la nouveauté à tout prix, devant les passions qui changent au fil des saisons, devant l'enthousiasme nécessaire à toutes les périodes de l'année, et qui fait vendre et vendre encore. Comme si la véritable révélation ne venait pas de la rareté, d'une rencontre longuement cherchée et attendue. Regarde comme une librairie bien connue étiquette de ton expression « coup de cœur » les best-sellers les plus plats, les livres les plus grasement publicisés et les plus assurés d'être vendus. Le « coup de cœur » préfabriqué et sans état d'âme... Avoue que c'est tout de même une belle trouvaille!

— Il ne faut pas se laisser impressionner par une honnête opération de marketing...

— Tu crois qu'il y a de l'honnêteté dans le commerce? Le « coup de cœur » est comme la Saint-Valentin, la fête la plus idiote et la plus dégoulinante de mauvais goût. Je n'en peux plus de voir tous ces cœurs découpés et plats qui ornent les vitrines : ils n'ont rien à voir avec le véritable organe qui fait circuler le sang, qui lui-même n'a rien à voir avec les émotions. Tout le monde le sait pourtant : les émotions viennent du cerveau qui est très laid et très peu représentable. Et les véritables émotions sont trop complexes, trop dignes de véritables examens pour qu'on les abandonne à tant de complaisance et à une imagerie insignifiante.

— Je pense que tu mêles tout. Peut-être ne tiens-tu pas assez compte du jeu qui se cache derrière toute affirmation d'un amour spontané. Et de l'inévitable besoin de légèreté que nous éprouvons tous. Quand j'ai employé cette expression, « coup de cœur », j'avais tout de même appuyé mon propos d'une réflexion réelle sur le livre, n'est-ce pas? Il ne faut pas en vouloir à une expression pour le mauvais usage qu'on en fait. De toute façon, tu le sais, il est toujours plus difficile de briller par l'enthousiasme que par le dénigrement; on accorde plus d'intelligence à celui qui ose s'attaquer à une œuvre forte, ou encore mieux, à celui qui prend un air blasé et soupire discrètement, alors que les autres expriment en chœur l'enthousiasme. On se distingue moins en aimant. Alors affirmer une passion, en toute simplicité, ça demande un certain courage... Non?

— Non... Je ne crois pas. Et puis, il n'y a rien à faire, la complaisance m'ennuie, je n'y peux rien.

J'aurais voulu répliquer encore. Lui demander pourquoi elle me parlait à nouveau de complaisance, d'où venait ce raccourci. Elle avait mis ses lunettes de soleil et je ne pouvais plus voir où elle regardait. Elle avait repris son sourire distant et si délicatement hautain. J'étais agacé, à court de mots. Elle était comme cela, j'avais appris à la connaître et je devais l'apprécier ainsi. Je ne pouvais plus insister, elle m'avait déjà parlé de l'importance de ne pas gaspiller les mots. Surtout pour un propos qui soulevait son mépris.

Je le savais donc, elle avait tranché. Le sujet était clos.